

**Homélie d'ordination de Gérard Loison**  
**30 septembre 2006 – St Martial de Montmorillon**  
*Mgr Albert Rouet – archevêque de Poitiers*

« *Aimez vous les uns les autres* » est un des textes les plus choisis par les couples qui se marient. Il est tellement agréable de voir le Christ demander de faire ce que l'on est en train de vivre, qu'on est prêt à signer l'Évangile des deux mains. L'Évangile n'est là qu'en miroir de nos bons sentiments. On ne se rend pas compte que l'injonction du Christ n'est pas simplement un constat « Mon Dieu, qu'il est doux d'aimer ». Il ne suffit pas de vouloir regarder dans la même direction, parfois il y a du brouillard devant les yeux. On ne remarque pas non plus que le Christ introduit sa phrase par un commandement. Qui d'entre nous, à une époque où aimer est d'abord un sentiment, accepterait qu'on lui donne l'ordre d'aimer? Le temps n'est plus, et heureusement, où les pères disaient à leurs filles le beau parti qu'elles devaient épouser. Un garçon supporterait mal que sa mère, pourtant très aimée, fasse des remarques sur son élue. L'amour est libre, il se commande mal. Pourquoi ce commandement ?

Pour le Christ, aimer consiste à vouloir la vie de l'autre, fut-ce au prix de sa propre vie. Il en a donné l'exemple le premier. Aimer n'est pas un sentiment, aimer est une création. C'est créer l'autre comme autre, libre ! Voilà pourquoi cet évangile convient particulièrement bien pour l'ordination d'un diacre. Car la personne isolée, loin de tout, qui ne peut pas faire ses courses, est-elle libre pour exister ? Celui qui est sans travail, dont la dignité est méprisée et qui compte comme un être de trop, superflu, est-il libre et aimé pour exister ? Ce commandement nous oblige à construire un monde selon le cœur de Dieu, où chacun fut-ce le plus blessé, le plus abandonné soit traité avec dignité. C'est pourquoi le diacre n'est pas d'abord ordonné pour une communauté chrétienne, mais il l'est pour ceux que la communauté aurait tendance à oublier, ceux qui ne sont pas là. C'est à ce prix qu'il est l'homme des sacrements du seuil, de ce baptême où jeunes et adultes viennent frapper à la porte de l'Église : qui les accueille ? Ce qui suppose, qu'il soit par rapport à nous, celui qui nous rendent accueillants, attentifs, grâce à ses engagements professionnels, syndicaux, politiques, à ces endroits où l'homme tente de bâtir une histoire digne de l'homme, en un mot digne de Dieu. L'amour dont il est question n'est pas du domaine privé, n'est pas un sentiment, fut-ce le sentiment du mariage. Il est l'humanité telle que Dieu la souhaite.

Il y a beaucoup de travail pour y arriver. Le diacre ne vous sera pas d'abord utile au nombre de baptême qu'il célébrera, au nombre de mariages qu'il présidera. Mais quand il baptise ou marie comme diacre, il rappelle que le cœur de la vie chrétienne ne vise pas d'abord à augmenter la communauté ou au profit de la communauté, mais pour rendre la communauté servante de ce qui se passe dehors, attentive à ce qui l'entoure, librement donnée pour que des hommes vivent. C'est bien le même sacrement, mais le fait qu'un diacre le célèbre le marque d'une ouverture vers l'extérieur. C'est pourquoi il apporte de l'extérieur le pain et le vin, que le prêtre consacre. C'est pourquoi il prend aussi le corps du Christ à l'autel pour l'emporter partout où des gens ont besoin du Christ. Il n'est pas enfermé à l'intérieur de la communauté, il est la porte, la fenêtre, l'ouverture. Il est l'amour de Dieu à transférer aux autres. Une Église qui n'aurait pas de diacre, et l'histoire le montre, serait une Église qui se replierait sur elle-même, attentive à son fonctionnement, à ses structures, à ses horaires, à sa liturgie, à ses ronronnements et parfois à ses querelles. Justement le diacre est là pour mettre un courant d'air, il est là pour nous décentrer, pour nous emmener dehors, là où les hommes perdent le sens de la vie, abandonnent le goût de l'existence, ne savent plus où aller, dans la misère ou la trop grande richesse, dans l'insignifiance, bref là où les gens ne vivent plus.

Pourtant ce diacre a aussi à être dans l'Eglise, à nous rappeler le commandement de s'aimer les uns les autres. Historiquement, vous savez que des communautés, au nom d'un enthousiasme personnel ou de la ferveur, s'étaient éloignées de la grande Eglise qu'elles trouvaient pesante et lourde. Et c'est vrai que nous sommes un gros bateau de Mauléon à Montmorillon! Nous sommes un vaste diocèse dans lequel il faut beaucoup de ténacité et de fidélité pour le faire avancer ou l'orienter. Il serait tellement plus simple de se retrouver à dix ou douze puristes, s'échauffant les uns les autres et ayant l'impression d'être d'autant plus chrétiens qu'ils s'enferment dans l'autosatisfaction d'un groupe chaleureux. *Ils ont réduit l'amour du Christ à la portion de leur sentimentalité.* Or, aimer dans l'Eglise, et c'est cela le sens de cette belle, grande et lourde Eglise, c'est que nous avons à apprendre ce commandement qu'il n'y a pas d'amour sans réciprocité.

Il est étrange qu'aujourd'hui, comme à l'époque de Saint-Jean, ce soit précisément ceux qui déchirent l'unité de l'Eglise qui crient le plus aux atteintes à l'unité. Il est étrange que, sous le prétexte d'aimer, on puisse recevoir sans aucune réciprocité, c'est à dire sans reconnaissance d'un amour de l'autre ; des gens, se réclamant du Christ, continuent de déchirer la tunique du Christ. Il est un geste central dans la liturgie d'ordination du diacre, c'est que le commandement d'aimer. Non seulement le diacre commence par donner l'exemple, fut-ce jusqu'à la croix, mais il lui est demandé de servir la réciprocité. Jamais le Christ ne nous tiendra pour ses disciples si nous ne rendons pas un peu de ce qu'il nous donne. Il y a donc dans ce commandement, comme pour le Christ en croix, un abandon total : le service. Pour montrer justement que nous ne tirons, à servir, aucun avantage, ni d'honneur, ni d'argent, ni d'intérêt, le diacre prend la position du Christ donnant sa vie, prosterné devant l'autel. « *Fais de moi ce que tu veux* » C'est parce qu'il atteint, au moment de son ordination, cette pauvreté première dans ce geste étonnant, que le diacre se met au service. Le monde est rempli de serviteurs indispensables. Celui qui veut servir l'amour ne peut le faire qu'avec humilité, avec les mains percées, avec un cœur qui saigne. Il ne s'agit pas de faire du sentiment, il s'agit simplement de savoir qu'elle est une exigence dans la chair. Une chair, car on lui donne son corps, parce qu'on y est pris complètement. On ne peut pas se donner à la légère. Parce qu'il atteint l'humilité la plus extrême dans cette prosternation, de laquelle seul l'Esprit peut le relever, le diacre vit ce passage étonnant de la première lecture (Nb 11,25-29). Nous ne pouvons pas enfermer l'Esprit.

Nous ne pouvons pas enfermer la vérité. Elle est plus grande que nous. Nous en sommes les serviteurs et non pas les propriétaires. Aucune formule, philosophiquement si belle soit elle, ne peut dire ce qui est vrai tant qu'elle n'a pas le souci de chercher, ne fut-ce qu'une étincelle de la beauté de la vérité, dans les idées des autres, dans les confessions, dans les groupes différents. C'est parce qu'il abandonne tout esprit de propriété que le diacre peut aller dehors voir que l'Esprit déjà, en dehors du camp, de la tente, en dehors des murs, anime d'autres personnes. Nous aurions tous la même réaction que Josué « *il n'est pas des nôtres, il n'est pas comme nous* ». Il est indispensable qu'un sacrement, c'est à dire un acte même du Christ, redise à son Eglise qu'elle n'est pas propriétaire de Dieu, de l'Evangile, qu'elle n'a pas le monopole de ce qui est bon, et que nous avons, nous aussi, besoin d'être pris par le serviteur pour aller dehors, cueillir et moissonner, récolter tout ce que, à nos portes, à côté de nous, ou loin des yeux, l'Esprit anime. Le regard du diacre, parce qu'il connaît une vie de famille, une profession, parce qu'il a des engagements, est capable de discerner, où et comment, dans le travail des hommes, un reflet, une présence de l'Esprit du Christ nous devançant et nous attendant. Il est celui qui prend une communauté par la main pour l'emmenner là où elle ne pensait pas se rendre.

Gérard, tu deviens l'homme de la porte. Ouvre-la très grande pour nous apprendre à rejoindre tout ceux, qui même s'ils ne nous attendent pas, ont quelque chose à nous donner. Car c'est celui qui donne qui existe. Le commandement d'aimer est identique à apprendre à recevoir de l'autre. A ces autres, librement, montre-leur que l'Évangile n'est pas de la réclame, mais qu'il est une attitude gratuite de respect et d'écoute, comme en trente années du Christ travaillant à Nazareth. C'est un commandement. A travers Gérard et ses frères diacres, c'est pour nous tous et notre Eglise, qu'il est énoncé : « *je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres* ». Nouveau par rapport aux habitudes, par rapport aux règles, nouveau par rapport aux politiques, par rapport aux religions. Une nouveauté de résurrection.